



L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE BON SECOURS 1

Comme une sentinelle dressée devant la ville, l'église Notre-Dame de Bon Secours semble isolée et perdue au milieu des boulevards. Le cimetière qui l'entourait a été démantelé en 1890 et, surtout, les maisons des béguines qui garnissaient son chevet ont disparu au moment de la percée de la grande avenue reliant Bruxelles à Malines, la laissant esseulée sans la protection de l'enceinte fortifiée.

Cet édifice gothique, construit dans la plus belle pierre de Baelgem – un grès calcaire de couleur écru exploité à l'époque sur une large bande entre Gand et Louvain – sort d'une cure de jouvence qui lui a rendu toute sa splendeur (1996-2008). C'était alors la troisième campagne de restauration qu'a subie l'édifice depuis que sa voûte de pierre l'a coiffé en 1490. C'est que le vaisseau a mis du temps à s'assembler. Entre le pieux appel aux dons lancé par le duc Jean III de Brabant en 1342, conscient de la nécessité de remplacer la modeste église romane qui desservait le bourg, et la mise sous toit, il s'est passé un siècle et demi.



Gisant d'Adam Gheerijis



Adam Gheerijis (v. 1320-1394), le maître-tailleur de pierre concepteur de l'édifice avec son assistant Hendrik Obens, n'a même pas pu le voir achevé puisqu'il est mort dix ans après la fin du gros-œuvre du chœur, en 1384. Vilvordoïse de souche, il était appelé par le duc Wenceslas sur de nombreux chantiers, dont seulement certains sont connus comme la chapelle du palais du Coudenberg, la nouvelle église sur la Dyle à Louvain, le château fort de Vilvoorde ou l'église du prieuré de Rouge-Cloître (voir *La Ceinture verte de Bruxelles*, pp. 66 à 77). Son gisant en bas-relief était intégré dans l'ancien pavement de l'église.

La triple nef trapue, avec ses énormes baies et sa tour écrasante, était inaugurée près de septante ans plus tard, bientôt flanquée de la chapelle Saints-Antoine-et-Corneille, aujourd'hui consacrée au Sacré-Cœur. Celle-ci tenait lieu de sacristie avant que la malheureuse maisonnette à droite du chœur (1868-1870) ne la remplace. En l'absence de chapiteaux, les piliers de la nef semblent prolonger les nervures de la voûte. Les murs, mis à nu et rejointoyés, ont perdu toute trace des couches décoratives successives qui ont marqué son histoire : peintures murales édifiantes, badigeon au lait de chaux, peintures néogothiques à la mode du 19^{ème} siècle.

En l'absence d'arcs-boutants extérieurs qui auraient autorisé d'élever la nef centrale pour y percer des fenêtres, le haut de ses murs est resté aveugle. Les pignons des façades à rampants et crochets, soutenus par de gros contreforts, sont typiques du gothique brabançon (p. XXX). C'était alors l'unique église du Brabant à présenter deux tours blotties dans les angles du chœur et du transept. Cette dérogation à la règle d'ériger la tour au-dessus de l'entrée principale a été dictée par un souci de symétrie. D'un côté, le clocher de forme carrée est terminé par un bulbe pyramidal (remplacé en 1815); de l'autre la tour octogonale Sainte-Anne, sertie dans la chapelle, est l'unique rescapée de l'église romane du 13^{ème} siècle. Tous deux sont flanqués d'une tourelle abritant un escalier permettant d'en atteindre le sommet.

Relevée des ruines après les guerres de Religion et, depuis, objet d'entretiens récurrents mais toujours incomplets, l'église a été garnie d'un nouveau portail nord et de délicates balustrades, entrecoupées de pinacles, au niveau des corniches par **Pierre Langerock** (1901), le père de la première basilique du Sacré-Cœur de Koekelberg (voir *Léopold II, la marque royale sur Bruxelles*, pp. 340 à

351). Sacrifiant à la mode du temps, l'architecte s'est employé à une réinterprétation du gothique fidèle aux principes développés par Eugène Viollet-le-Duc. C'est ainsi qu'il s'est inspiré des vestiges de balustrade au-dessus de la chapelle pour en reconstituer ou qu'il n'a pas hésité à recréer les lobes de pierre et les meneaux des grandes baies.

Le mobilier intérieur regroupe quelques vestiges sauvés in extremis de la destruction, comme les magnifiques **stalles** du prieuré de Groenendaal (1663) ou la **chaire de vérité** baroque (1665), distraite de l'église Saint-Georges d'Anvers. Les stalles, qui ont été achetées en 1786 lors de la liquidation des biens du prieuré, illustrent les souffrances physiques et morales du Christ lors de la Passion. La chaire nous parle du mystère de la Trinité. Plus anciennes, les consoles sculptées sur lesquelles reposent les croisées d'ogives du chœur appartiennent au plan initial de l'édifice. Les vitraux, eux, sont l'œuvre de maîtres-verriers du 20^{ème} siècle.

Tour Sainte-Anne





Kijk Uit

→ En quittant l'église, sur le parvis, empruntez la *Lange Molenstraat*. On n'a pas fini de s'interroger sur l'affectation ancienne du restaurant **Kijk Uit** (n°58-60) dont l'architecture renaissance flamande, légèrement retouchée d'éléments baroques, fait tout le charme: sous-bassement en pierre locale, lucarnes-pignons à gradins, chaînes d'angle harpées en pierre, arcs de décharge surbaissés, ancrage dans les massifs de briques. Avec sa tour faisant saillie sur le trottoir et coiffée d'un dôme, la maison, située près de la confluence de la Woluwe et de la Senne, disposait d'une large vue sur la rue, d'où lui vient son nom. Reconvertie en restaurant, sa fonction ancienne en est réduite aux con-

jectures: tour de guet de la cité après la disparition du château fort? Cela paraît peu vraisemblable puisque l'édifice est bien antérieur et que la tour n'est pas fort haute; propriété de la corporation des foulons qui y exploitait un moulin? C'est en effet à cette époque que le moulin remplace la force des bras pour resserrer les mailles des tissus afin de les rendre plus imperméables et plus souples; chapelle castrale ou du cloître des dominicains?

C'est en 1623, après avoir beaucoup insisté, que les pères dominicains Pierre Malphée, prieur de la maison bruxelloise, et Philippe René de Busleyden, vicomte de Grimbergen entré dans l'ordre garni d'une belle dot, achetèrent une maison pour abriter l'embryon d'un **collège dominicain** dispensant les humanités latines aux jeunes gens issus de l'élite sociale, comme ils le faisaient ailleurs en Belgique (p. XXX). L'extension des bâtiments a été spectaculaire tout au long du 17^{ème} siècle comme en témoignent les vestiges situés aux n° 44 à 48. Ce n'est qu'en 1932 que les bâtiments ont retrouvé leur vocation scolaire. Ils abritaient alors



Couvent des Dominicains (J. Harrewijn)

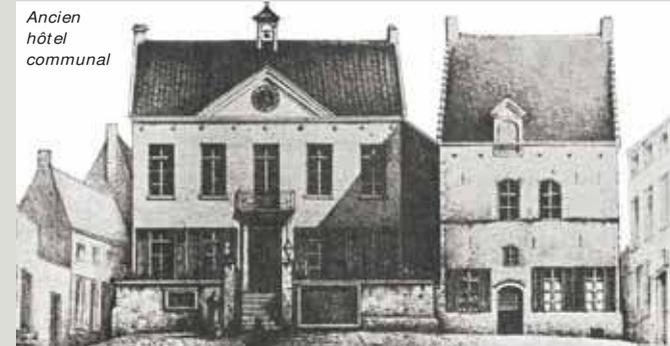
l'athénée royal de Vilvoorde après avoir servi, depuis le régime français, de fabrique de coton, de brasserie avec auberge, de fabrique d'accessoires pour chemins de fer (Les établissements Fondu, p. XXX) et d'atelier de tressage de paniers;

→ Longez l'arrière de la maison communale pour déboucher sur le **Markt 2**, une grand-place rectangulaire arborée envahie par l'automobile. La relative homogénéité du bâti qui l'entoure découle de sa période de construction, le très classique 18^{ème} siècle avec ses sages proportions et ses façades enduites. Seules les vitrines des magasins des rez-de-chaussée ont subi les assauts, pas toujours inspirés, de la modernité. A cette époque, une simple aire en terre battue, ponctuée de deux rangées de tilleuls, bordait une allée pavée carrossable.

Autour du *Markt* émergent deux édifices emblématiques: l'**hôtel de ville** (1870-1873) éclectique, à

dominante néo-classique, d'Antoine Trappeniers (1824-1887) et le **marché couvert** d'acier et de verre (Jean Hauwaert, 1903) qu'on surnommait familièrement le *met*. Le premier remplace une modeste demeure bourgeoise de style néo-classique, disposée en retrait d'un jardinet. Coiffée d'un fronton à horloge en guise de décoration et précédée d'un double perron, elle servait aussi de justice de paix et de prison de passage.

Le nouvel hôtel de ville, revêtu de pierre bleue, est surtout remarquable pour la collection de peintures qu'il renferme, parmi lesquelles celles d'un natif du lieu qui a été le chef de file des orientalistes belges, Jean-François Portaels.



Ancien hôtel communal

Grote Markt au 19^{ème} siècle

Façade arrière de l'hôtel de ville





JEAN-FRANCOIS PORTAELS, PERE DE L'ORIENTALISME (1818-1895)

Le fait d'appartenir au monde académique de l'art – il assume, dès l'âge de 30 ans, la direction de l'académie des beaux-arts de Gand (1847) puis de Bruxelles (1878) – n'a pas empêché Jean-François Portaels de renouveler l'art pictural et d'exercer une influence durable sur la génération qu'il a formée, dont Théo Van Rijsselberghe n'est pas le moindre représentant.

Doté d'un solide bagage accumulé auprès de Jean-François Navez, au point d'en épouser la fille, et de Paul Delaroche à Paris, il se met à voyager avec, en poche, son premier prix de Rome obtenu en 1842. D'Italie, destination traditionnelle des peintres de son époque, il traverse la Méditerranée pour parcourir l'Afrique du Nord. C'est là qu'il découvre les charmes de l'orientalisme qui va faire délier nombre d'artistes de la fin du 19^{ème} siècle. Rêvant de voyages lointains, ils se tournent naturellement vers les colonies des puissances industrielles dont ils sont issus. Contribuent pêle-mêle au succès de l'orientalisme, l'affaiblissement de l'empire ottoman et l'aspiration des peuples soumis à l'indépendance, les besoins d'évasion et les rêves hédonistes d'une société occidentale industrialisée et de plus en plus urbanisée. Scènes idéalisées ou fantasmées de la vie quotidienne



Sans titre



Jeune fille avec des fleurs

orientale avec ses couleurs, ses parfums et ses textures si particuliers, grandes étendues désertiques, ce monde si étrange sert aussi de toile de fond au renouvellement de la peinture d'histoire biblique, d'autant plus facilement qu'il en constitue le berceau originel.

Scènes historiques, scènes de genre orientales, multitude de portraits et de compositions religieuses, la production du chef de file de l'orientalisme belge est impressionnante. L'histoire de l'art le considère comme un peintre de transition entre les courants néo-classique et romantique. C'est à l'initiative du cercle de ses amis et admirateurs que l'académie des beaux-arts Jean-François Portaels a été créée à Vilvoorde en 1918. Elle occupe depuis 1984 un ancien complexe de la Compagnie intercommunale bruxelloise des eaux dans la *Spiegelstraat*.



De Met

converties en brasserie par leur nouveau propriétaire qui en a assumé la complète restauration (1989), les halles avaient été dégradées au rang de garage et de locaux administratifs pour les services de pointage communaux. On raconte même qu'un stand de tir a sévi dans ses caves, au grand dam du voisinage;

← Quittez la Grand-Place par la *Markstraat* ;

← La rectiligne *Vlaanderenstraat* longe les installations de l'*Algemeen Ziekenhuis Jan Portaels* avant de s'échouer sur les berges du canal. Quelques rares vestiges de l'**ancien hôpital Notre-Dame**, fondé ici par l'ordre des chevaliers teutoniques au début du 13^{ème} siècle mais rapidement transféré aux chanoines de Saint-Augustin, ont été intégrés dans les bâtiments modernes: la chapelle baroque (1692) avec son joli encadrement de porte à fronton courbe brisé surmonté d'une niche à la Vierge, la façade à porte cintrée

Construit en 1903 à l'aide de matériaux industriels désormais éprouvés comme l'acier et le verre derrière une façade néo-classique en pierre, le **Met** a accueilli pendant longtemps le marché hebdomadaire. Avant d'être

de l'ancienne ferme, flanquée à gauche d'un bâtiment bas en pierre (16^{ème} siècle) et à droite d'un bâtiment de service prolongé par une grange en long (17^{ème} siècle);

↖ Par la *Maria-Theresastraat* pavée, passez sous l'*Europabrug*, un impressionnant pont suspendu qui remplace, depuis 1972, l'ancien pont tournant qui permettait de franchir le canal ;



Europabrug



Europabrug

↗ Empruntez l'escalier qui permet d'accéder au trottoir de gauche du pont ;

← Traversez le canal par la *Vuurkruisenlaan* ;

↖ Dans le tournant de la *Rubensstraat*, empruntez un sentier qui conduit à la *Jacob Smitsstraat*.

L'entrée du **domaine de Trois Fontaines**, le plus grand et le plus beau parc public de la petite cité, se trouve à votre gauche ;



LE DOMAINE DE TROIS-FONTAINES 3



Ecluse du canal à Trois-Fontaines (F. De Rons)



Viaduc de Vilvoorde

Le hameau de Trois-Fontaines évoque surtout une époque, pas si lointaine, où les rives du canal attireraient bourgeois et simples manants en quête d'une promenade dominicale dans la nature. La suppression du service des barques publiques du canal après la naissance du chemin de fer y a mis un terme. A l'instar de l'Allée Verte bruxelloise, le **hameau de Trois-Fontaines** était connu pour ses auberges et guinguettes où l'on servait gueuze et kriek, accompagnée d'une tartine au fromage blanc.

Trois-Fontaines est né au 16^{ème} siècle, au bord de la première écluse du canal, dite écluse de Ransbeek. Son nom vient d'une fontaine alimentée par des sources, qui abreuvait les bateliers de passage. Sculptée par Paul De Prince (1565) et remplacée par Pletinckx (1816), un maître-ouvrier du canal, après son saccage par les Français, son bassin aux quatre jets d'eau orientés vers les points cardinaux était surmonté d'une colonne dorique coiffée d'un Saint-Michel. Celui-ci tenait d'une main une balance pour peser les âmes et de l'autre son épée menaçant le dragon. A son approche, les bateliers ne pouvaient distinguer que trois jets, ce qui explique l'erreur de comptage...



Moulins de Trois-Fontaines

Trois-Fontaines a aussi abrité une importante **meunerie** (1860-1998) fondée par Benoît Hanssens (p. XXX) et reprise successivement par la société des moulins de Trois-Fontaines (1893), les Meuneries Bruxelloises (1950) et la SA CERES (1984). Réunis par un tunnel immergé dans le canal, les bâtiments devenus obsolètes, ont été démantelés récemment.

C'est cet endroit bucolique que choisit le banquier **Jean Joseph Walckiers de Gammerages** (voir *Bruxelles en vert*, pp. 329 et 330) pour construire un

vaste pavillon classique, à la manière du Petit Trianon, au milieu d'un parc boisé qu'il avait patiemment constitué par rachats successifs de parcelles entre 1775 et 1780. Pour profiter de la vue sur le canal et les monuments d'alentour, il le complète d'une percée en terrasses aménagée à la française. Séduits par l'endroit, plusieurs anciens bourgmestres de Bruxelles comme Louis de Wellens (1772-1846) ou Guillaume Van Volxem (1791-1868) s'en porteront ensuite acquéreurs.

Survient, dans l'entre-deux-guerres, un homme d'affaires espagnol à la réputation sulfureuse, Emmanuel Perena, de son vrai nom Casals. Persuasif, il parvient à convaincre les milieux d'affaires d'investir dans la Compagnie commerciale de liège qui se propose, ni plus, ni moins, de constituer un empire du bouchon de liège capable de rivaliser avec les leaders américains du secteur.

Avant que la supercherie ne soit découverte, il investit la fortune amassée en bourse dans l'**Immobilier du Marly** et achète toutes les propriétés de Jeanne Van Volxem (1863-1956), veuve d'Alfred Orban (1857-1932), à l'exception des parcelles vendues à la société de logements sociaux *Vilvoordse Haard*. A la tête de 225 hectares de terres le long du canal, l'immobilière entend les mettre en valeur et propose à Vilvoorde le rachat du noyau historique du domaine de Trois-Fontaines en échange de l'aménagement de la voirie et d'un nouveau pont sur le canal vers le centre. La création d'un parc public à proximité des industries ne pouvait qu'améliorer la vie quotidienne de la population ouvrière et, partant, séduire les édiles communaux.

Chemin creux



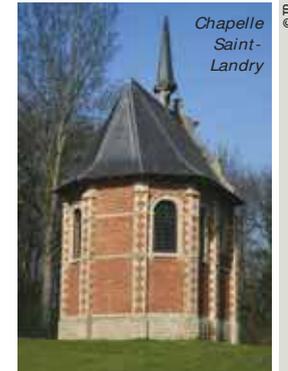
Incapable de financer seule l'acquisition et les travaux, Vilvoorde abandonne l'idée jusqu'à ce que Bruxelles annonce l'achat du domaine pour servir de camping aux touristes attirés par l'exposition universelle de 1958. Vilvoorde s'y substitue à la condition de le mettre temporairement à disposition et acquiert dans la foulée les campagnes adjacentes de Fontigny et de l'Ecluse. La première avait été aménagée par un haut fonctionnaire du régime autrichien, le comte Patrice-François de Nény (1716-1784), à l'emplacement de l'auberge du *Cerf volant* située près de l'écluse, et réunie en 1905 au domaine Van Volxem. La seconde abritait la résidence d'Edmond Hanssens (p. XXX), construite en style éclectique par Adolphe Portaels. L'avocat et industriel Daniel Campion en avait été le dernier propriétaire.

Malgré les inévitables infrastructures ludiques et sportives, tout a été fait pour garder son cachet au domaine de Trois-Fontaines, sauvé en 1971 d'une amputation au profit du ring dont le tracé a été dévié vers le sud et le viaduc prolongé d'autant. Au hasard de la flânerie, on y découvrira l'allée principale de hêtres pourpres et de châtaigniers (1.700 m), le jardin français (1893-1903) aménagé entre l'orangerie (1893) et l'emplacement du pavillon disparu, la ferme animalière à la place du potager, la ferme en U qui cache une vieille pompe à bras, la maison du garde forestier, les remises et écuries ou encore la petite chapelle baroque (1667) dédiée à saint Landry en provenance de Neder-over-Heembeek.

Grottes artificielles



Orangerie



Chapelle Saint-Landry



Remises et écuries

← Quittez le domaine par la *Bene-luxlaan* ;

→ Descendez la *Jacob Smitsstraat* ;

↑ Empruntez le sentier qui rejoint la *Rubensstraat* ;

↗ Rejoignez l'*Europabrug* par la *Vuurkruisenlaan* ;

→ Descendez l'escalier en colimaçon qui permet de rejoindre le *Steenkaai* ;

↖ Contournez la plaine de jeux et longez le *Rondeweg* qui longe la façade latérale de l'ancienne *tuchthuis* (p. XXX) et borde un ancien bras de la Senne. Déjà partiellement restaurée et convertie en hôtel d'affaires et en espaces socio-culturels, celle-ci est au centre d'un nouveau quartier en construction, le **Kanaal-park**, qui doit accueillir, dans un

vaste parc arboré, des immeubles de logements derrière l'ancienne maison de correction et le long du canal, des PME et de la logistique du côté du ring et de la *Schaerbeeklei*, des services et des commerces. Si le nouveau réseau de places et de rues est relié au centre dont le nouveau quartier constitue le prolongement naturel, il ne néglige pas la promenade le long du canal et du bras mort de la Senne. Une passerelle piétonne permettra en outre de rejoindre le domaine boisé de Trois-Fontaines de l'autre côté de la voie d'eau. Résultat d'un partenariat public/privé entre Vilvoorde, *Waterwegen en Zeekanaal* et *Watersteen Vilvoorde*, le projet de rénovation urbaine en gestation depuis l'an 2000 est soutenu activement par la Région flamande ;



Kanaalpark, phase 2

← Traversez la Senne ;

→ Le *Zenneweg* longe la rive d'un bras mort, abandonné après le voûtement de la rivière et reconverti en agréable promenade le long de l'eau ;

← La *Trawoolstraat* débouche sur la *Schaerbeeklei* que vous traversez pour



Kanaalpark, phase 1



Pont du chemin de fer



Parc Hanssens, Albert 1^{er}

rejoindre le **parc Hanssens** 4. Celui-ci borde le quartier d'Aubremé, loti sur une ancienne propriété privée de quelque 8 hectares dont les constructions phare avaient été édifiées par Pierre De Pauw au début du 19^{ème} siècle entre la rue de Louvain et la Woluwe. D'après une convention conclue en 1882 avec la SA du Nouveau Quartier, constituée par les héritiers d'Aubremé, les remblais, le voûtement de la Woluwe et le pavage des rues devaient être assumés par cette dernière, ce qui n'a été que partiellement respecté. Aussi la ville a-t-elle récupéré la moitié de la propriété, entre l'avenue de la Station et le *Trawoolbeek* au pied des anciens remparts, pour assainir les

terrains marécageux en y implantant un parc public avec la collaboration de l'école d'horticulture de Vilvoorde. Typique des parcs paysagers du début du 20^{ème} siècle, le site a été drainé au profit d'un étang quelque peu disproportionné en son centre. Là où il se rétrécit, un magnifique pont suspendu en acier (ca 1894) permet de le traverser. La rénovation de l'ensemble a été achevée en 2004 ;

Pont suspendu



↖ Contournez le grand étang par la gauche ;

← A son extrémité, quittez le parc pour rejoindre la place de la gare. L'actuelle **gare** 5 (Henri Fouquet, 1883) remplace un premier édifice (1845), situé en aval de la porte de Louvain et devenu trop exigu. Son déplacement vers le sud a permis le relèvement des voies et l'aménagement concomitant de passages souterrains pour la voirie. La qualité de son architecture néo-renaissance



Gare

flamande a incité la SNCB à la restaurer (Noël De Bondt, 1999-2001) tout en l'adaptant aux nécessités du trafic contemporain. Et c'est vrai qu'elle a du charme avec ce mélange de brique et de pierre bleue, les multiples décrochements de sa façade, ses pignons, ses hautes toitures percées de lucarnes;

➤ Au rond-point, engagez-vous dans la *Xavier Buissetstraat* ;

➤ Au bout de la rue, tournez dans la *Leuvensestraat*, là où se sont installées des carmélites d'origine liégeoise ;

➤ Longez la *Jean-Baptiste Nowélei*, maillon de la chaussée de Malines qui traverse Vilvoorde de part en part depuis 1920. Aussi la présence d'une tour porche (n°37) donnant accès à une ferme – la *Monnikenhof* – paraît-elle anachronique à cet endroit. C'est dans la cour de cet ancien refuge de l'abbaye de la Cambre aménagé en 1754, qu'un jeune brasseur plein d'allant, Jean-Baptiste Nowé, creusa un puits artésien d'une capacité de 500 m³/jour pour alimenter son usine en eau pure. L'eau était d'une telle qualité que la commune négocia et obtint en 1888 un droit d'usage pour la distribution publique ;

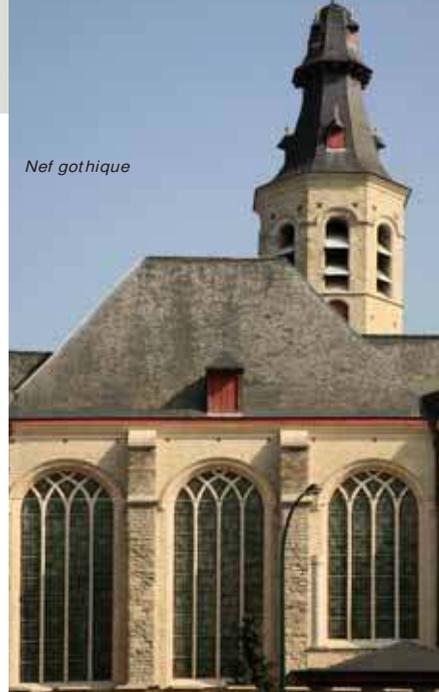
➤ La *Portaelsstraat* vous ramène devant l'église.

CARMEL NOTRE-DAME DE LA CONSOLATION 6

C'est en 1586 que les carmélites – de l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel – prennent possession de l'hôpital Saint-Nicolas, un hospice pour pèlerins et voyageurs pauvres situé sur le Meer, près de la porte de Louvain. Le magistrat de la ville avait consenti à le leur céder en échange de leur couvent hors les murs, détruit quelques années plus tôt par la garnison pour éviter que les troupes réformées n'y trouvent refuge. La vente des matériaux avait déjà rapporté gros à la ville qui souhaitait se mettre à l'abri de toute demande d'indemnités des sœurs. Les carmélites devaient simplement mettre le logis et le couvert à disposition des pèlerins de passage.

Ce couvent dévasté était situé à Steenvoort, un petit hameau entre la Woluwe et le chemin de Peutie. Elles l'avaient partagé pendant un siècle avec les béguines de Vilvoorde (p. XXX) suite à la décision prise par Charles le Téméraire au lendemain du sac de Liège (1468), au cours duquel les carmélites du Val des Trois Marie avaient perdu leurs biens. Les mœurs relâchées des béguines, installées là depuis le 13^{ème} siècle, avaient servi de prétexte à une spoliation qui laissera des traces durables dans la cohabitation forcée des deux communautés, au point d'engendrer de multiples procès et d'aboutir à une séparation stricte de leurs demeures, matérialisée par l'église. La rancune si peu chrétienne des béguines, soutenues par les

Plan du couvent
(A. Sanderus,
17^{ème} siècle)



Nef gothique

familles bourgeoises où elles se recrutaient, restera tenace.

Les bâtiments dont les carmélites ont pris possession rue de Louvain étaient en piteux état et fort exigus pour la communauté de 15 religieuses, bientôt élargie à une école et un pensionnat pour jeunes filles. Le tout sera démoli, à l'exception d'une aile dont la grande salle située à l'étage a été convertie en cellules. Grâce aux dons qui affluent, elles peuvent rapidement acquérir des immeubles voisins et construire leur cloître. Elles font appel au maître-maçon Pierre Dufour pour remplacer l'antique chapelle par une église digne de ce nom (1642-1646). Comme celle-ci débordait sur la rue, elles obtiennent, dans la foulée, sa rectification et le droit d'édifier un mur de clôture depuis les remparts.

Vingt ans plus tard, le rayonnement de leur communauté les oblige à voir plus grand encore. Une **église baroque** à plan central hexagonal (1663-1665), coiffé d'une coupole à clocheton, prolonge bientôt ses travées gothiques tandis que le clocher est garni d'un beau bulbe. Cette superposition se marque à l'entrée, située à l'angle des deux sections, par une porte à fronton dont la tête d'ange semble sourire. A gauche se trouvait désormais le chœur réservé aux religieuses et, dans le fond à droite, le maître-autel. L'accès au cloître se faisait, quant à lui, par une nouvelle aile située dans la *Trooststraat*.

L'ardeur de la communauté à promouvoir le culte de Notre-Dame de la Consolation, pieusement accaparée au détriment des béguines, provoque l'afflux des pèlerins et l'organisation annuelle d'une procession qui s'est tenue, accompagnée d'une kermesse et d'une foire, chaque troisième dimanche de Pâques jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle. Le pèlerinage à Vilvoorde n'avait alors rien à envier à ceux de Halle et de Montaigu.

Des appuis influents et une solide gestion permettent à la communauté de contourner la spoliation décrétée par l'occupant français (1796) en faisant racheter leurs biens confisqués par des mandataires. 23 religieuses dirigent à nouveau l'école en 1802 tandis que l'église est rouverte au culte l'année suivante. La communauté devra toutefois attendre la fin de la période hollandaise pour se redéployer réellement.

Toujours vivante, la communauté carmélite, qui a adhéré en 1966 à la réforme thérésienne, accueille aujourd'hui des sœurs originaires des Philippines. Fidèle à sa vocation, le lieu de culte accueille encore régulièrement des pèlerins et des rencontres spirituelles organisées par l'Amicale de la Consolation.

La remise en état des façades de l'église, achevée en 2007, a permis de franchir une nouvelle étape d'un programme de restauration de longue haleine du couvent et de l'église.

Eglise baroque

